

Le lecteur à la roue

Robert Giroux

Numéro 87, automne 2000

Lire de la fiction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14696ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giroux, R. (2000). Le lecteur à la roue. *Moebius*, (87), 81–93.

ROBERT GIROUX

Le lecteur à la roue

*J'aurai approché ce que l'on nomme parfois
«la poésie»*

*peut-être
l'ultime lieu
où l'être inconsolé
porte sa guerre*

Yves Gosselin
La vie est un rêve déjà terminé
Le Nordir, 1988, p. 58

Cet Yves Gosselin est une personne insupportable. En revanche, un personnage extraordinaire, un poète remarquable – les mots ne me manquent pas, mais résistent, réduisent –, un écrivain redoutable, une victime du désarroi humain, un souffrant de la quête d'amour. Je voudrais ici lui rendre hommage. Il a été découvert il y a plusieurs années par les éditions Triptyque alors qu'il marinait dans sa bile à Sherbrooke, puis il est passé aux éditions du Nordir, du côté de l'Ontario francophone, pour aboutir enfin aux éditions de l'Hexagone, à l'époque où ces dernières lisaient encore de la poésie. Yves Gosselin vivrait aujourd'hui à Paris. Il s'est brouillé avec tout le monde. C'est sa spécialité. Ses recueils sont des témoignages exceptionnels d'une rage de vivre qui bouscule quiconque s'y frotte. Il le rappelle inlassablement à la mémoire des lecteurs que nous sommes parfois. Il n'a rien publié depuis des années, mais les traces qu'il a laissées ici et là n'ont rien perdu de leur actualité.

Et comme on l'a déjà entendu dire chez les personnes cultivées, la pratique de l'écriture n'a de «sens» que dans la foulée de la lecture qui la fonde, qui la met en société, qui la traduit en d'autres quêtes pas toujours clairement formulées. La lecture en profite. Elle se reprend... Elle cherche à se mettre au pas de ce qui s'est écrit.

mon écrivain est un chien de l'enfer
le lire est alors se jeter dans la gueule du loup
dans le jeu de l'action, de la connivence et du doute
alors, ne compte pas sur lui pour te conter fleurette

mon écrivain a la bouche des âmes fortes
il porte à la main ses rêves d'ardeur et de pureté
et toute cette ferveur n'a d'égal que son appétit des
formes

en effet, il est concret, son outil de travail est la langue
il est bricoleur, tantôt plagiaire tantôt inventeur
ses modèles sont ceux que lui a légués la fabrique

Gutenberg

ceux qu'a conservés la machine Bibliothèque
ce vaste tombeau ouvert à tous les publics
tout le reste n'est que chronique quotidienne
ou radotage mille fois connu
et entretenu par les journaux, la radio et la télé
affichage éhonté de nos petites misères insignifiantes
cherche donc la forme qu'emprunte mon écrivain
la voix qu'il tente de maintenir
elle t'indiquera le chemin pour l'atteindre
le parcours intense qui ne mène nulle part
si ce n'est, lecteur, dans l'avancée de ton propre
labyrinthe
c'est ce parcours qui t'entraîne dans la fiction
c'est cette voix racontante ou confidente qui fait de lui
un écrivain
tout le nourrit avant qu'il ne mastique à sa façon
et crache ce qui pourrait le détourner de son projet
informulé

mon écrivain est donc le plus souvent en état d'alerte
toujours dans l'attente de la blessure définitive
de cet impitoyable coup mortel sans cesse reporté
sans cesse esquivé

sans cesse

debout sur la barricade avec ses personnages de sel
bien tendu sur les cordes raides de ses phrases
l'écrivain est en quête d'un jeu qui n'est plus un jeu
il aigüise son pouvoir d'écoute
sa capacité de prolonger la mémoire
de rejoindre l'Orient de l'enfance
comme un Saint-Denys Garneau des temps modernes
mais un Garneau qui ne serait pas rongé par la peur
le scrupule l'ange trop blanc ou l'enfance à jamais
perdue

mon écrivain lancerait plutôt le gant à plus fou
à plus agité, à l'arrachée, sans filet
à cette sorte de monument exploréen qu'était
peut-être

Claude Gauvreau

le Gauvreau ravagé par l'ange trop roux ou
le geyser indomptable des cris et grognements
que lui confectionnaient les lettres de notre alphabet
qu'il avait dû un jour avaler de travers
comme tombé à son corps défendant dans la marmite
de la folie créatrice

mon écrivain (sa muse) s'amuserait à le provoquer
parce qu'il ne serait pas aussi fou
parce qu'il saurait mieux se tenir
sans prison, sans remède, sans camisole de force
si bien nommée
sans liqueur ni poudre de service

parce qu'il est bien assez allumé du dedans des sens
mon écrivain sait faire bon usage des mots et des morts
bien repliés dans sa retraite de voix
bien conservés au sein de sa consentie solitude
il reste bien assis sur ses bombes de lumière
cherche à éveiller chez toi le même émoi qui l'habite
cherche à échanger le trouble qu'il partage avec toi
cherche à épeler les mots qui butent

à scander les rythmes qui pulsent
à méloder les phrasés qu'éveille en toi la langue
commune qui nous lie

il le peut mieux que quiconque
par un surcroît de souffle et d'obstination
dont nous ignorons la source

le lecteur de fiction est en mesure de comprendre la
machination
il s'abandonne au simulacre
exerce chaque fois sa capacité d'écoute
ne craint pas de devoir relire parfois
recherche sans trop insister cette fascination qui cloue à
son banc
le spectateur plongé dans le noir d'une salle de cinéma
le lecteur est en quête de cette magie
de ce qui lui fait oublier même qu'il est en train de lire
tout absorbé qu'il est par l'ambiance qui se dégage
tout en empathie avec ce personnage construit de
toutes pièces
mais qui évolue, vivant, héros ou victime, qu'importe
transporté ou soutenu qu'il est par un style
cette chose indéfinissable
que constitue l'amalgame
d'un grain de voix, d'un rythme, d'un phrasé, d'une
imagination...
on peut aussi le détester
ce sera pour les mêmes raisons

rêveur de délivrance
plus excessif qu'il ne le faudrait peut-être
oiseau de feu qui fait son nid sur les volcans
mon écrivain sait aimer sans recours
il sait aussi mourir mille fois la nuit
et renaître mille fois l'autre
il ne retient ses larmes que pour mieux dire
la détresse qui risque sans cesse de te gagner

il lui arrive quelquefois de parler clairement
même si

lecteur

tu crois ne jamais devoir trahir le secret qui t'agite

dans ton souffle quand tu dors

il entend les mystères passés en des vols très amples
faut-il pour autant que tu espères la paix sereine des
petits enfants

comprends à la fin qu'il n'y a rien à espérer de lui
rien à espérer des silences blessés

des yeux fermés

de la douceur de l'ange à jamais interdite

ce bel ange d'air et de silence

pure vision

seuil de nuit

tes lèvres, mon amour

parfois, parfois

parmi tous ces anges affolés comme des ombres

furieuses

tes lèvres comme horizon

mon écrivain t'écrit, et tu le sais

il dit l'inespéré

guette l'inattendu des formes

vogue sur de nouvelles vagues à fouler

vaque à des voyages impossibles sur l'être et le rien

sur la personne ou sur l'autre

il ne crie que le désespérant des mots qu'il tient serrés

il ne parle pas toujours selon ta propre voix

mais il parle comme s'il lui était permis de tout dire

de tout murmurer par mille et un détours s'il le fallait

mille fois s'il le faut

au delà de la mort même

au delà de l'amour qui sauve tout

ne serait-ce qu'un seul instant isolé

comme si fondaient les chaînes du silence

l'écrivain répète ce qui te sauve

ce qui nous sauve au fond du temps qui s'écoule

indifférent

seul et blessé

comme chassé de nos forêts anciennes

exilé, embourbé dans les marécages froids du delta

soumis à la dure gymnastique de l'inattendu des mots

à la portée de ta voix
 ton propre secret, lecteur
 quand il dit je...
 il est des nôtres

*

ouvrons une parenthèse

mon écrivain sait que la critique est incontournable
 qu'un texte n'existe que pour soi s'il n'est pris en charge
 n'est qu'écrit intime s'il n'est relayé
 par un commentaire, une appréciation, un discours
 une lecture
 l'écrivain désire profondément cette prise en charge
 cette mise en société de ses écritures
 même s'il pourfend ses détracteurs
 (entendons les mauvaises lectures, les malhabiles ou les
 inaptes)
 et ce désir s'accroît, évidemment, si cet écrivain est un
 courtisan
 si tout son désir est bandé sur cette nécessité de plaire
 si toute son énergie consiste à séduire, à être adulé
 par le plus large public possible de lecteurs ou
 par ceux qui sont les porte-parole ou les chiens de
 garde
 de l'académie
 (l'académie n'est-elle pas l'institution qui fait le tri
 parmi les auteurs
 de façon à constituer un groupe sélect des présumés
 meilleurs écrivains)
 mais mon écrivain a horreur des lecteurs spécialisés qui
 ne lisent pas
 ou qui ne savent pas ou plus lire
 trop occupés à obéir aux ordres de la rumeur
 tel livre d'un écrivain connu
 (pour toutes les raisons que l'on peut imaginer
 aisément)

tel livre devient si attendu par le public fantôme
que ce lecteur autorisé accordera à ce livre des égards
indus
qu'il ne daignera jamais accorder à un autre
(appelons quand même écrivain cet autre moins
courtisé)

mon écrivain comprend trop bien le rôle de la critique
actuelle
laquelle a cédé la place à la promotion pure et simple
d'un produit
et tous les valets parlent en même temps du même livre
attendu
comme sous l'effet d'une magie
comme sous le charme d'un pourvoyeur très habile
comme sous l'emprise d'un mimétisme total
sous l'effet pervers d'une conviction, d'une croyance
invérifiable:
cette nécessité de ne parler que de ce que les lecteurs
(appelons-les ordinaires)
seraient en attente de...
bref, mon écrivain se moque de ces critiques qui
croient
(et Dieu sait à quel lot de sottises ou d'évidences
aveugles)
qui croient devoir
(quel autre mot tordu! on s'y pliait déjà à la petite
école)
qui croient devoir faire la promotion de ce que les
lecteurs veulent
(quel autre mot porteur! il nous ramène au désir)
ce que les lecteurs veulent lire ou veulent entendre
parler de...

où est la curiosité? le plaisir de faire découvrir?
le lecteur public sait-il à quoi il sert? qui il sert, quelles
valeurs
il choisit, fait circuler, perpétue?

et, malgré tout, faute de tout, la critique est bel et bien là

oui, elle existe encore, chez Robert Chartrand par
 exemple, chez Pascale Navarro parfois, chez Robert
 Lévesque, Suzanne Giguère
 elle a déjà habité Jean Fugère, Danielle Laurin
 elle luit parfois dans les yeux du modeste Gilles
 Archambault

on reprochera toujours de citer des noms
 comme si la critique n'avait pas de visage, comme si...
 le best-seller est un trompe-l'œil, un miroir aux
 alouettes
 tu n'as qu'à te promener en librairies... pour n'y rien
 comprendre
 la critique existe pour faire lire
 pour transmettre le désir de lire
 pour ce désir profond du récit
 ce besoin constant de fictions
 cette projection dans l'imaginaire de l'autre
 cette anamorphose toujours possible...
 cette petite mort extatique
 cet oubli

les lecteurs critiques ont une responsabilité sociale
 et ces lecteurs qui ne feraient que servir
 ou que jouer de leur position
 qu'abuser de leur situation d'autorité
 ces lecteurs sont en danger

mon écrivain les vomit
 les mord là où ça fait mal
 les jette aux chiens
 les abandonne à leur petite cour de faux amis
 cette critique est porteuse de mort (la mauvaise)
 elle enfonce dans le silence ce/ceux qui sont déjà dans
 le silence
 dans l'obscurité des micros et des caméras
 elle répudie, ignore, bafoue
 elle lit à côté
 elle n'a d'yeux que pour qui connaît déjà la renommée
 que pour ce qui peut la mettre, elle, en valeur
 cette critique est plaisantine

elle emprunte les règles du petit écran et du show-
business
se les approprie sans même les adapter à son
entertainment propre
elle emprunte les règles du vedettariat
ne s'intéresse qu'aux étoiles (filantes)
elle n'est qu'une fabrique de stars
elle fait son cinéma

mais mon écrivain, vous le savez
n'est pas de ceux qui applaudissent
il écrit, il explore
et son désir de lecteur est incommensurable

fermons la parenthèse

Les tranchées de la lecture

les rois du verbe et des secrets
ne sont pas nés pour le repos
ils ne sauraient donc dormir au fond de ton œil
ces scribes canins du désastre
les poils hérissés de cendres
leurs tremblements lépreux de fossoyeurs du temps
t'effraient-ils encore?
à y regarder de plus près, prends le temps de t'asseoir
ne disent-ils pas la fin des massacres qui n'ont jamais
lieu
définitivement
n'y reconnais-tu pas ta propre quête

l'écriture de fiction comme un os donc au fond de la
gorge
les mots s'y bousculent
et c'est encore ceux de ta propre langue!
les aboiements de larmes
tous les silences bousculés
pour cet unique pouvoir de dire
l'impossible vérité
pour cette lâcheté de ne pouvoir que lui lécher les
mains
en l'absence de tout
devant le manque de tout
si ce n'est cet acharnement à le déjouer

le soleil se faufile alors parmi les tranchées du désir
et marque le but du vivant
que demander de plus à la lecture
si ce n'est le renouvellement de son miracle

Fictions
ou
Simple Texts Upside Down

La solitude des femmes
Dernier cercle de l'enfer
Où nul n'est admis autrement
Que par la médiation du miracle

Yves Gosselin
La vie est un rêve déjà terminé
Le Nordir, 1988, p. 56

1

le souffle peut enfin se ressaisir
une fois la lave bleue évacuée
la colère apaisée
la joue la dent le regard qui tue
ces armes qui n'ont plus d'âge
éprouvées à
réduire à plat même le plus haut cri
de fureur

la voix peut alors se poser
et moduler le chant qui cherche à s'élever
entre les lignes de la rancœur qui couve

mouvements contraires pour le lent travail
du monde
mettre à plat ou faire lever le verbe
ne serait-ce pas l'effet de ta bouche rieuse derrière la
moue
qui habite ton œil

2

les rideaux soupirent au salon
et le soleil fait basculer l'orage dans ta main
tout s'allume alors au filet des désirs qui montent
de tous côtés

quelle magie de te savoir ailleurs
tout à mon aveuglement soudain
de t'attendre encore
comme si le temps étirait le cou vers toi
comme saisi d'une indiscretion pleine de jovialité
la vie peut être si simple
simple texte entre mes doigts raidis
dos voûté sous le souffle de la mélancolie
toute bleue
qui fait écran à ce qui pourrait se dire

3

pour toute moisson
les jeux du regard les sourires de paupières
les doigts qui s'agitent à la hanche de la nuit
le silence parmi les rires enfantins
les soupirs au salon de nos bonnes manières
les jeux de l'insomnie

des brisures de glace m'ouvrent la gorge
ta bouche ma blessure
et comme la lune achève son enquête
la nuit s'écroule en fragments de mots
tombe en des millions de petites torches inutiles
fuite d'agonie trop lente pour la peine

l'herbe est encore si haute
la terreur persiste
ton fils lointain est toujours aux abois

4

tout effaré
courir comme un corps fou
et voir défiler les fenêtres rieuses et piquées d'étoiles

ou plutôt déjouer le travail de sape
appelons-la la bavarde
ce souffle sur ma hanche cette main sur ton bras levé
comme si tu portais au poing
la lampe qui déclinera les désirs
illuminera nos fronts pareils
quand dormiront enfin les nuits de venin
au poignet le message d'avenir
comme coulé des astres dans le murmure des voix

heureux mendiant des heures parfumées
ou encore de la pluie qui chante dans les arbres
tu passes tout près telle une barque
qui s'éloigne aussitôt de la grille des songes

je suis si bavard!
le sifflement du javelot aurait suffi
tandis que je glapis dans le coin de la cage

j'ai trop mal en cette nuit de promesse
je suis scié